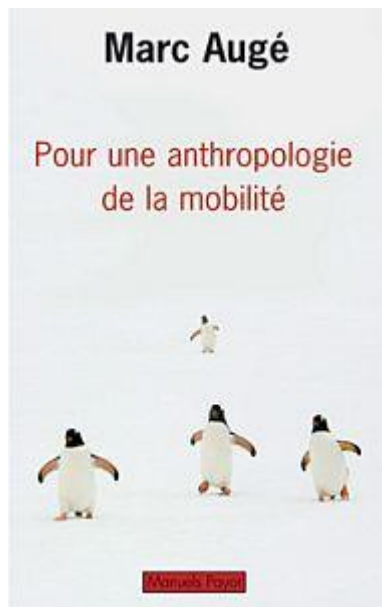


Bénédicte Tratnjek

17 septembre 2010

Pour une anthropologie de la mobilité (Marc Augé)

[Marc Augé](#), 2009, [Pour une anthropologie de la mobilité](#), Payot & Rivages, Paris, 94 p.



Les géographes connaissent bien [Marc Augé](#), notamment pour *Le Temps en ruines* (Galilée, 2003) ou pour les débats animés qui ont suivi la parution de *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* (Le Seuil, 1992). On le retrouve dans un nouvel essai où il complète sa conception de la surmodernité au prisme de la question des mobilités. Il s'attaque donc à un champ de recherche particulièrement fécond depuis une dizaine d'années. Dans cet ouvrage, qui se présente comme un court essai de réflexions, l'anthropologue Marc Augé nous entraîne au cœur des grandes problématiques actuelles des sciences humaines et sociales : annonçant une présentation des quelques notions-clés qu'il nous faut aujourd'hui penser pour appréhender le « monde « surmoderne » » qui, loin d'être un monde achevé, est sans cesse affecté par des mobilités matérielles, humaines, idéologiques et virtuelles, l'auteur propose ces mobilités comme grille de lecture de l'opposition entre globalisation et « « abcès de fixation » territoriaux ou idéologiques » (p. 8). La problématique semble, de prime abord, simple : comment analyser et comprendre le « paradoxe d'un monde où l'on peut théoriquement tout faire sans bouger et où l'on bouge pourtant » (p. 8) ? En six courts chapitres (parfois de quelques pages seulement), Marc Augé propose ainsi des pistes de réflexion particulièrement stimulantes. Entre abolition et retour des frontières, entre « mégacité virtuelle » (selon l'expression de Paul Virilio) et ville-monde ségrégative, entre mythe d'une globalité sans frontière et inégalités du processus de globalisation, cet essai offre une lecture claire et agréable, qui pousse le lecteur à réfléchir aux mobilités forcées, aux mobilités fantasmées, aux mobilités revendiquées, aux mobilités impossibles... Marc Augé cherche ainsi à démontrer combien le monde est marqué par une « mobilité « surmoderne » » qui s'exprime tout à la fois dans les mouvements de population (migrations résidentielles, tourisme, mobilité professionnelle...), dans la communication générale instantanée et dans la circulation des

produits, des images et des informations. Il précise que « *le sens de « sur » dans l'adjectif « surmoderne » doit s'entendre au sens qu'il a chez Freud et Althusser dans le terme « surdétermination », le sens de l'anglais « over » ; il désigne la surabondance de causes qui complique l'analyse des effets* » (p. 7). Confrontant cette surmodernité aux valeurs de l'individualisme et de la déterritorialisation, ainsi qu'au système de la globalisation, à l'idéologie de l'apparence..., il propose « *d'en présenter quelques aspects en examinant quelques notions clés : frontière, urbanisation, migration, voyage et utopie* » (p. 8).

Le cheminement de sa pensée entraîne le lecteur à réfléchir sur les différentes atteintes à la mobilité dans le monde actuel, au prisme d'une confrontation des échelles : il oppose ainsi des formes *a priori* « évidentes » de divisions de l'espace (les frontières) à des formes moins visibles, et pourtant particulièrement révélatrices des enjeux politiques et sociaux actuels (les ségrégations urbaines, notamment autour du couple centre/périphéries, ces dernières n'existant comme telles que parce qu'elles sont pensées par rapport au centre). Au détour des friches urbaines ou du réseau de transports en commun parisien, Marc Augé note quelques grands traits qui préoccupent aujourd'hui les sciences humaines et sociales : urbanisation, paupérisation, ghettoïsation, ségrégation sont les principaux points pour lesquels l'auteur appelle à la réflexion. Les premières pages sont consacrées aux frontières, pour lesquelles il prône un renouveau de la réflexion : « *si la notion de frontière est « bonne à penser », c'est qu'elle est au cœur de l'activité symbolique qui, dès l'apparition du langage, si l'on suit Lévy-Strauss, s'est employée à faire signifier l'univers, à donner un sens au monde pour le rendre vivable* » (p. 11). Les quelques pages qui constituent le chapitre suivant s'attardent sur l'urbanisation dans le monde : au prisme des phénomènes ségrégatifs et des inégalités quant aux mobilités, c'est la question de la frontière qui se poursuit, mais en procédant à un changement d'échelles. Il s'attache à distinguer les concepts de « ville monde » et de « monde ville », « *liés l'un à l'autre, mais de façon contradictoire* » (p. 34), et s'arrête sur la question des périphéries.

Parce qu'il montre que l'urbanisation aveugle le regard des habitants des villes : ce qui l'amène, dans le troisième chapitre, à analyser la multiplication des « points aveugles » : « *nous vivons dans un modèle d'images, où c'est l'image qui sanctionne et promeut la réalité du réel* » (p. 37). S'attardant sur le poids des images et des mots dans la construction d'un imaginaire spatial collectif, il s'appuie sur un phénomène particulièrement médiatisé, les incendies de voitures, pour critiquer l'usage qui est fait du mot « multiculturalisme ». « *On parle beaucoup de culture et d'identité de nos jours. Mais culture et identité sont des notions très problématiques lorsque se combinent les effets de la déculturation et de l'analphabétisme. Sans la maîtrise de la lecture et de l'écriture, les enfants d'aujourd'hui ne peuvent vraiment comprendre ni d'où ils viennent, ni où ils vivent, ni qui ils sont. Ils sont exposés à tous les dangers, aux images envahissantes des médias comme aux messages les plus pervers de tous les idéologues, à toutes les dérives, à toutes les aliénations et à toutes les récupérations* » (pp. 47-48). Marc Augé discute ainsi des notions-clés qui sont soulevées par la question mobilitaire, en se penchant sur le vécu de ceux qui effectuent ces déplacements ordinaires et leurs perceptions : imaginaire spatial, quête identitaire, inégalités sociospatiales...

Ce qui l'amène à développer le quatrième point de son argumentation : « *le scandale du tourisme* » (p. 53). La réflexion se porte donc sur la fascination procurée par certains paysages devenus des destinations privilégiées du tourisme de masse (Marc Augé revient là sur le regard que nous portons sur les paysages de ruines qu'il a analysés, dans *Le Temps en ruines*, comme une vision du temps, une perception de l'histoire, mais non l'histoire à proprement parler). Les brochures des agences touristiques qui par le biais de visites virtuelles offrent un

« *inventaire désordonné* » (p. 58) montrent bien comment « *les paysages (ruines incluses) sont devenus un produit comme un autre* » (p. 57). Au travers de cette quête d'un « exotisme » pour des touristes qui parcourent le monde sans le découvrir, Marc Augé propose une comparaison entre les ethnologues et les touristes : qui se déplace et pourquoi ? Quel est le sens de ce « dépaysement » tant recherché ? À travers ce chapitre, l'auteur interroge l'ethnologie et ses méthodologies, l'ethnologue et ses pratiques de terrain.

« *Comment, dans ces conditions, imaginer la ville de demain ?* » (p. 73). C'est l'interrogation qui va structurer le chapitre 5, consacré au « *déplacement de l'utopie* » (p. 71). Au prisme de l'imaginaire créé par le cinéma ou les séries télévisées qui mettent en scène, Marc Augé propose un chapitre très court qui ouvre sur quelques grands thèmes des études urbaines : entre idéal et réalité, il questionne la ville comme symbole politique et sa place dans la mondialisation. Aborder le « monde ville » l'amène à interroger les utopies de la ville occidentale figées dans les « *illusions de la Cité radieuse, c'est-à-dire du désir supposé de vivre entre soi, sur place, sans avoir à bouger* » (p. 83). Le problème des « cités » permet à Marc Augé de relier tous les questionnements précédents (frontières, urbanisation, migration, voyage et utopie) à la problématique des mobilités, qui conclut ce court essai, qui confronte désir d'exotisme dans les pratiques touristiques et désir d'enracinement et d'entre-soi dans les territoires du quotidien. « *Penser la mobilité, c'est penser à diverses échelles pour essayer de comprendre les contradictions qui minent notre histoire. Celles-ci ont toutes à voir avec la mobilité* » (p. 85). Critiquant la théorie de la « fin de l'histoire », Marc Augé prône que penser la mobilité, « *c'est aussi apprendre à repenser le temps* » (p. 86). Cet essai ne propose pas de disséquer les différents axes de recherche qui découlent de la question mobilitaire, mais est un plaidoyer pour une place centrale des mobilités dans la recherche scientifique, mais aussi dans l'éducation et dans la politique. C'est ce point de vue que Marc Augé s'attache à développer, afin de répondre aux problèmes de ségrégations spatiales et sociales, aux tentations fondamentalistes reposant sur une mythification du passé, ou encore à la tentation de se réfugier derrière des grilles de lecture obsolètes pour objectiver et appréhender le monde actuel.

En lisant cet ouvrage, il ne faut pas s'attendre à des réponses méthodologiques ou à une étude approfondie de tous les aspects de la question mobilitaire, mais à un plaidoyer pour introduire cette problématique comme prioritaire dans les sciences sociales et humaines. L'ouvrage s'inscrit ainsi dans la continuité des différents essais de Marc Augé, et poursuit ainsi son anthropologie du quotidien.

Bénédictine Tatnjek